

# Commentaire par Réal Laperrière\* du film



## **PONETTE**

France. 1996. Réal. : Jacques Doillon. 97 min.  
Avec Victoire Thivisol, Delphine Schiltz, Matiaz Bureau-Caton.  
Version originale française avec sous-titres anglais.

*Ponette, 4 ans, perd sa maman dans un accident de voiture. Comment reconnaître cette perte ? comment la comprendre ? comment laisser partir sa maman et être sûre que la vie va continuer ? Ces graves questions taraudent la petite Ponette et la font chercher, chercher.*

### **Ponette, petite métapsychologue.**

Mon commentaire, qui sera bref, va s'articuler autour des 3 associations d'idées qui se sont imposé à moi en voyant le film :

- 1-) le traumatisme, le désaveu, le trauma et l'après-coup ;
- 2-) la terreur de l'infantile
- 3-) la fonction du groupe dans l'élaboration de la vie psychique.

Comme point de départ, permettez-moi de citer quelques phrases tirées d'un texte non-publié de Thierry Bokanowski intitulé « La chute » :

*« Il y a des situations imprévisibles dans l'enfance qui font vivre des sentiments d'effroi, voire des impressions de menace vitale. Tels sont les*

---

\* Réal Laperrière est psychologue, psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Montréal et de l'APPQ.

*accidents, les opérations, les maladies prolongées et invalidantes dont l'enfant est la victime ou, parfois, le témoin. La survenue de tels événements, organisateurs de traumatismes intrapsychiques, peut alors provoquer une atteinte narcissique grave avec des angoisses précoces qui seront ravivées dans l'après-coup.*

*Tels des coups de tonnerre dans un ciel serein, ces événements brutaux et douloureux peuvent être à l'origine de téléscopages entre le fantasme et la réalité. Organisant des vécus de détresse psychique, ils induisent alors de véritables séductions par la réalité à propos desquelles on peut parler de réalité qui vient donner corps au fantasme. Ces états de détresse et de sidération psychique viennent alors abraser la capacité fantasmatique. Ils aboutissent parfois à l'abolition de la distinction même entre l'intérieur ( réalité psychique ) et l'extérieur ( réalité ) : c'est alors qu'ils président à l'établissement d'un collapsus de la topique interne. Pour organiser la gestion de l'état de décompensation plus ou moins sévère qui en résulte, le sujet est contraint de mobiliser des modalités défensives qui prennent appui sur les mécanismes de clivage, de déni, de projection, d'évitement, d'inhibition, de répétition et d'érotisation.*

*Du fait même de leur survenue soudaine, brutale, ces situations sont d'autant plus traumatisantes qu'elles entraînent des modifications soudaines dans le statut familial ainsi que des changements subits de mode de vie. De ce fait, elles exigent de l'enfant que celui-ci, en un très court laps de temps, éprouve et accepte une perte à laquelle il n'est absolument pas*

*préparé et face à laquelle il ne peut que se sentir démuné. Ces événements, qui mettent parfois en question l'invulnérabilité narcissique que l'enfant confère aux parents ( et l'idéalisation qu'il a de ces derniers ) entraînent chez l'enfant un sentiment de perte d'un temps heureux auquel parfois s'ajoute celui de perte de sens ( l'inexplicable ), qui lui donnent alors l'impression de tomber de haut ».*

Ponette va en effet être confrontée à cette impression de tomber dans la détresse, et elle va mobiliser toutes ses énergies psychiques contre le sentiment de perte d'un temps heureux, le temps d'avec maman, et le sentiment de perte d'un sens, qui va l'amener à utiliser tous les moyens à sa disposition pour expliquer l'inexplicable.

Dans la clinique, ce qu'on est souvent amené à voir, c'est l'après-coup de ces situations traumatogènes, après-coup à la fois organisateur et révélateur du trauma psychique.

J'ai repensé ainsi à une petite fille que j'ai suivie il y a quelques années, et à une autre que je vois actuellement en psychothérapie de groupe. La première, Clara, avait vécu à l'âge de 5 ans le départ de son père de la maison, départ s'étant fait de façon soudaine, brutale, sans aucune préparation. Le père, qui avait été son principal objet d'attachement depuis sa naissance, qui avait passé plus de temps avec elle que la mère, était du jour au lendemain complètement sorti de sa vie. J'ai reçu Clara en consultation à l'âge de 8 ans, pour des problèmes scolaires.

L'autre enfant, Martine, a perdu son père à l'âge de 4 ans d'une maladie qui l'a emporté très rapidement. Je l'ai reçu en consultation il y a quelques mois, elle aussi à 8 ans, pour des problèmes de comportement.

Chez ces deux petites filles, une caractéristique commune : leurs mères ont toutes deux rapporté qu'au moment de l'événement traumatique, puis dans les semaines et les mois qui ont suivi, leur fille n'avait manifesté aucune réaction particulière à la perte de leur père, tout au plus quelques questions. La mère de Martine me dira : « Alors que sa grande sœur et moi nous étions dévastées, Martine a été notre rayon de soleil, notre petite joie dans toute la peine que nous traversons ». On peut penser que Clara et Martine, devant la situation catastrophique, ont mobilisé des modalités défensives telles que le clivage et le déni. Ce que ne fera pas Ponette pour les raisons que nous verrons plus loin.

Pour Clara et Martine, ce n'est qu'en après-coup qu'a pu se révéler la secousse sismique qui avait ébranlé leur psychisme.

Pour Clara, les choses se sont passées ainsi : après quelques mois de psychothérapie, au cours d'une séance, je lui annonce qu'on ne se verra pas dans deux semaines en raison du congé des Fêtes. Elle n'a pas de réaction particulière, et après la séance elle va retrouver sa mère dans la salle d'attente. Or, le lendemain, je reçois un appel de la mère. Elle est affolée par un geste incompréhensible de sa fille : sur le chemin du retour, après la séance de la veille, alors qu'elles roulaient sur le boulevard métropolitain, Clara a ouvert la portière de la voiture et tenté de se jeter dehors. La mère, en la rattrapant, a bien failli avoir un accident.

J'offre à la mère de venir me voir avec Clara, qui ne peut évidemment pas dire pourquoi elle a posé un tel geste, mais qui se montre très attentive quand je parle à la mère d'une possible réaction à l'annonce de notre séparation pour Noël. La mère se montre étonnée, et manifestement peu convaincue. Mais dans les deux séances suivantes, Clara va travailler avec moi à fabriquer un calendrier qu'elle va apporter avec elle pendant les vacances, et ramener à la reprise de janvier.

L'autre petite fille, Martine, le « rayon de soleil » de sa famille, va présenter des problèmes dès son entrée en première année : dans un premier temps très séductrice avec les adultes et se faisant rapidement aimer par eux, elle devient ensuite opposante et agressive, et provoque leur rejet de façon spectaculaire, dans une répétition de la perte , mais cette fois organisée par un mécanisme de retournement passif/actif. Le rayon de soleil s'est transformé en petite fille enragée. Et lors de sa toute première séance de psychothérapie de groupe, elle va se présenter ainsi aux autres : « Moi, mon père est mort. Mais ça ne me dérange pas, parce que j'étais petite ! ».

Pour un enfant, ces situations soudaines, brutales, pour lesquelles il n'est pas préparé et qui le laissent démuni et impuissant, ont un potentiel traumatique, bien sûr. Mais ce n'est pas suffisant.

Pour Ferenczi, le traumatisme résulte, notamment, des désaveux par les adultes de la souffrance psychique de l'enfant, désaveux pouvant être vécus comme un terrorisme de la souffrance et avoir pour conséquence une entrave dans son autonomie de pensée. Il me semble qu'à différents moments dans le film, on voit

justement comment Ponette est soumise au désaveu de sa souffrance par les adultes qui s'en occupent. Après un état de choc initial, suite à l'accident (on la voit à l'hôpital, absente, qui suce son pouce émergeant du plâtre), Ponette donc tente de communiquer à son père l'angoisse qui l'habite devant le changement, la menace qu'elle ressent d'un danger .Elle lui demande s'il va y avoir des lions chez les cousins où il la conduit . Mais le père, envahi par sa propre détresse, ne peut entendre ce qu'elle lui dit. Pour éviter le contact avec la détresse de sa fille, il s'en prend plutôt à la mère, « Ta conne de mère ! », qu'il tient responsable de l'accident. Puis, il demande à sa fille de prendre en charge sa détresse à lui : « Promets-moi de ne pas mourir ! » puis « Est-ce que tu crois que je vais pouvoir me démerder avec toi? ».Le père demande à sa fille de devenir ce que Ferenczi appelait un nourrisson savant, et Ponette, très douée, devient alors la thérapeute de l'adulte : « Tu vas réussir ! », « Je vais nous consoler nous deux, tu veux ? ». Puis le père va la laisser seule dans cette famille, avec sa montre comme consolation, seul lien à son noyau familial, et à travers cette montre, à sa mère. Il est particulièrement frappant dans le film de voir à quel point Ponette est entourée d'adultes absolument pas disponibles pour la soutenir et encore moins la contenir. La façon dont sont réalisés plusieurs plans renforce cette impression d'absence : on voit souvent des corps d'adultes sans têtes, des bras et des jambes plutôt que des visages se mettant au niveau des enfants. Le monde des adultes et celui des enfants ne se rencontrent pas beaucoup !

A partir de l'enterrement, et avec le support de son cousin et de sa cousine, Ponette va tenter courageusement de se représenter ce qui arrive, et de se

construire une théorie de l'absence : « Où est maman ? Est-elle dans le ciel avec Jésus, ou bien dans la terre ? Peut-elle sortir parfois de sous la terre ? Mais si oui, serait-elle alors comme les morts-vivants ? Si on lui met un oreiller, est-ce qu'elle va pouvoir dormir ? ».

Avec l'arrivée des rêves qu'elle fait de sa mère la nuit- rêves qui ne sont pas encore véritablement pour elle des expériences de rêve- Ponette devient métapsychologue : qu'est-ce qui se passe la nuit quand maman vient la visiter ? Où cela se passe-t-il ? A l'intérieur ou à l'extérieur ? Dans sa chambre ou dans sa tête ? Comment peut-elle habiter la nuit avec maman, et le jour avec la tante et les cousins ?

Si maman n'est plus là, dans le monde extérieur, peut-elle être dans son monde intérieur ? Et peut-elle revenir dans le monde extérieur ? Et comment faire ? Utiliser la formule magique (*TALI TA KUM*) ? Intercéder auprès du Dieu tout-puissant, à travers cette petite fille qui est « enfant de Dieu » ?

Mais comme pour sa souffrance, tout ce courageux travail d'élaboration psychique fait par Ponette est lui aussi rapidement désavoué, disqualifié par les adultes. Sa tante, la première, après avoir tenté de lui faire entendre raison à l'aide de ses propres théories sur la mort (Jésus, le ciel ) devient apeurée, affolée par les théories de Ponette : « Tu me fais peur ! », « Tu arrêtes avec les souris volantes ! », « Ta mère elle viendra pas ! ».

Le père, ensuite, se montre tout autant effrayé : « Tu vas l'attendre encore longtemps, ta mère ? », « T'es malade ! », « Le chagrin tu le feras pas partir en te racontant des histoires ! ». Ponette riposte : « Tu m'engueules ! ». Le père

répond : « Je t'engueule plus si t'arrêtes de faire la folle ! ». Autrement dit, arrête de penser par toi-même, cesse de chercher à te représenter ce qui se passe pour toi, guéris-toi de ta peine en te plaçant à l'extérieur de toi-même, en t'identifiant complètement à la pensée des adultes.

Comme ce qu'on peut voir dans le film, la clinique nous donne régulièrement à voir à quel point nous, les adultes, avons peur des théories des enfants qui sont des manifestations, un peu moins déguisées chez le jeune enfant que chez les sujets plus âgés, de l'infantile, ce qui, soumis au refoulement, va former les noyaux de l'inconscient.

Les adultes, plus ou moins bien organisés pour se défendre contre ce qui émerge de leur propre inconscient, de cet infantile en eux, s'affolent souvent devant les manifestations de l'infantile chez les enfants, de cette zone du psychisme dans laquelle la satisfaction règne en monarque absolue, où le temps, les limites, les délais, les frustrations, les renoncements, l'absence et la mort n'existent pas. Ils peuvent ainsi parfois vouloir éduquer cet infantile, imposer trop précocement leurs théories, plutôt que de favoriser chez l'enfant un travail psychique de transformation et d'appropriation.

Un bon éducateur est celui qui travaille à se faire oublier. Il doit paradoxalement être très présent pour que l'enfant puisse l'absenter en lui. Ici, on a des adultes très absents mais qui cherchent à s'imposer dans le monde interne des enfants.

Mais Ponette, elle, est une métapsychologue acharnée, elle ne renonce pas. Et si les adultes qui s'occupent d'elle – le père, la tante, les éducateurs de son



école – ne peuvent l'aider, et bien tant pis : elle va se tourner vers le groupe des pairs.

On va ainsi voir comment les autres enfants vont en effet lui offrir des contenants de pensée, capables d'accueillir et de tolérer, en plus d'être des pourvoyeurs d'images, d'idées, d'affects et donc des catalyseurs de travail psychique.

Faisant moi-même de la psychothérapie de groupe avec des enfants depuis une dizaine d'années, je suis encore régulièrement surpris par cette capacité qu'ont les enfants, entre eux, à s'intéresser à la vie psychique de l'autre, à en accueillir des éléments non-métabolisés et à en favoriser la transformation. De la même façon qu'ils peuvent tout aussi bien s'attaquer cruellement au psychisme de l'autre et à son narcissisme.

Dans le film, Ponette va travailler à soigner son désespoir en utilisant le soutien et les capacités psychiques des autres enfants, qui eux, contrairement aux adultes, sont capables de tolérer cette zone où on n'a pas à décider entre le « pour de vrai » et le « pour de faux ».

Ainsi par exemple, c'est à son petit cousin qu'elle va parler de son désir de mourir, pour aller retrouver maman. Et c'est avec l'aide de la petite « enfant de Dieu » qu'elle va tenter de soigner son intolérable impuissance en retrouvant, à l'aide des épreuves à passer, un peu de maîtrise sur les choses, et en recourant à la culpabilité : mieux vaut en effet pour elle penser que maman ne vient plus la voir la nuit parce qu'elle est fâchée après elle, et ainsi continuer d'être en lien avec elle, plutôt que d'être devant l'intolérable : une maman dont l'absence échappe totalement à son pouvoir, qui est tout à fait en dehors d'elle.

Mais le film a une fin heureuse puisque le père, apaisé de sa colère, va enfin pouvoir tolérer de rejoindre sa fille dans la zone d'indécidable dans laquelle elle se trouve. Quand Ponette va lui parler de sa rencontre avec sa mère au cimetière, il ne lui demandera pas de trancher si c'était pour de vrai ou pour de faux. Il va accepter de jouer le jeu avec elle et Ponette va pouvoir partager avec lui cette mère devenant vivante en elle et qui veut lui transmettre le goût des choses « Maman m'a dit d'apprendre à être contente ! ».

Réal Laperrière  
18 mars 2011